

Le voyage en arménie
Un voyage forcé
Le voyage en arménie, France 2006, 125 minutes

Philippe Jean Poirier

Number 247, February–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58992ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poirier, P. J. (2007). Review of [Le voyage en arménie : un voyage forcé / *Le voyage en arménie*, France 2006, 125 minutes]. *Séquences*, (247), 51–51.

LE VOYAGE EN ARMÉNIE

Un voyage forcé

Le Voyage en Arménie est un ramassis d'anecdotes qui, mises bout à bout, finissent par donner un film. Manque de recul ? Maladresses scénaristiques ? Le cinéaste marseillais Robert Guédiguian s'est inspiré d'événements récents, et l'actrice Ariane Ascaride signe un premier scénario. Voilà peut-être ce qui explique les cafouillages. Chose sûre, on est à mille lieux de son film précédent, *Le Promeneur du champ de Mars*, une œuvre poétique et transcendante.

PHILIPPE JEAN POIRIER

La femme est médecin; son père est malade. Plutôt que de suivre les traitements indiqués, l'homme quitte Marseille et retourne en Arménie, sa terre natale. Anna part à sa suite, mais c'est à contrecœur. « Uniquement pour lui remettre ses résultats d'examens », essaie-t-elle de se convaincre. Là voilà en Arménie, un pays où elle n'a jamais mis les pieds, duquel elle ne connaît ni la langue ni la culture. Arrivée là-bas, elle est larguée, sans direction ni adresse. Elle loge à l'hôtel et ses recherches piétinent. Le père malade aura finalement peu d'importance. Ce qu'elle trouvera, ce sont ses origines, une identité « refoulée ». Le changement s'effectue d'abord en surface, par une manucure chez la coiffeuse du coin, puis, de l'intérieur, en ouvrant son cœur à des gens qui enrichiront sa vie.



Une séduction latente

Le dernier quart du film nous réconcilie avec le propos. Anna finit par ouvrir son cœur à la culture arménienne en dépassant ses premières impressions, qui relevaient du folklore.

En dépit d'un scénario bancal, la galerie de personnages offre une large palette qui nous permet de mieux connaître le pays. De l'homme du peuple, qui partage avec elle son rêve de fouler le mont Ararat conquis par les Turques, à l'ancien général devenu héros de guerre, en passant par le mafioso local qui profite de la désorganisation sociale, on découvre la situation géopolitique arménienne. On parle peu de l'emprise turque et du génocide, ce qui ressort davantage, c'est l'occupation russe

et le régime communiste, plus récents. Anna rencontrera Yervanth, un ancien général recyclé dans l'aide humanitaire. Il a ses entrées partout, il sera très utile lorsqu'elle se mettra les pieds dans les plats.

Si ce film n'arrive pas à nous toucher, c'est en partie à cause du personnage principal et de son attitude rigide. Elle fait ce voyage à reculons. C'est en vain que, les uns après les autres, les gens du peuple l'invitent à visiter les églises ancestrales. Anna est athée, et ces artefacts religieux la laissent de glace. C'est par surcroît une ancienne communiste. Une gauche *caviar*, à la française. « Moi aussi, j'aurais voulu avoir les moyens d'être communiste... », lui reprochera son guide mafieux.

Mafieux ? Eh oui, aussi étrange que cela puisse paraître, le film dérape complètement aux deux tiers. La coiffeuse du coin a des ennuis en raison de son petit trafic illicite. Anna est témoin de son enlèvement. Elle saisit une arme et tire à bout portant sur les trois gardes du corps qui menacent la vie de la coiffeuse. Ce retournement défie toute cohérence. Pourquoi une citoyenne française, médecin de sa profession, irait se ficher dans un pétrin pareil ? Ça dépasse l'entendement. Qu'importe, Anna part en cavale et voit un peu la campagne.

Son père, elle le retrouvera tard dans le film, à la toute fin, mais elle croisera beaucoup d'hommes entre-temps. Quatre types, en fait : le salaud mécréant, le jeune médecin philanthrope, le vieux gâteux et le Général en mal de virilité. Il y a une séduction latente dans le récit, et le mari ne pèse pas lourd dans la balance. On se demande d'ailleurs quelle était l'utilité qu'elle soit mariée dans ce contexte ? Ces quatre hommes arméniens ou exilés lui viendront en aide tour à tour. Ce sont eux qui lui donneront le réel sentiment de ses origines. La figure du père, absente jusque-là, apparaîtra à travers leurs regards attentionnés.

Le dernier quart du film nous réconcilie avec le propos. Anna finit par ouvrir son cœur à la culture arménienne en dépassant ses premières impressions, qui relevaient du folklore. Et nous, on en vient à mieux connaître ce peuple éprouvé par l'Histoire, qui pourtant garde la tête haute, et qui possède plus que jamais le désir vif d'exister aux yeux du monde. Un film instructif en bout de ligne. **Ⓢ**

■ France 2006, 125 minutes — Réal. : Robert Guédiguian — Scén. : Ariane Ascaride, Marie Desplechin — Images : Pierre Milon — Mont. : Bernard Sasia — Mus. : Arto Tunçboyacıyan — Dir. art. : Karim Hamzaoui — Cost. : Anne-Marie Giacalone — Int. : Ariane Ascaride (Anna), Gérard Meylan (Yervanth), Chorik Grigorian (Schaké), Romen Avinian (Manouk), Simon Abkarian (Sarkis Arabian), Serge Avedikian (Vanig), Kristina Hovakimian (Gayané), Madeleine Guédiguian (Jeannette), Jean-Pierre Darroussin (Pierre), Jalil Lespert (Simon), Marcel Bluwal (Barsam) — Prod. : Robert Guédiguian — Dist. : Métropole.